

kers, un plus grand fond d'instruction que chez les cultivateurs qui appartiennent à d'autres sectes.

Je suis sûr, mon ami, qu'après avoir parcouru cette société dans tous ces détails, vous vous écrierez : Si demain je devenois pauvre, dénué de secours et d'amis, fasse le ciel que je finisse mes jours dans un hôpital quaker ! Si demain j'étois appelé à cultiver la terre, fasse le ciel que j'aie pour voisins, des membres de cette secte, dont l'exemple m'édifieroit, m'instruïroit, dont les avis me seroient utiles, et sur-tout qui ne me susciteroient aucuns procès.

---



---

### LETTRE XXXVI.

*Sur les principes politiques des quakers ;  
sur leur refus de prendre part aux guerres,  
de payer les impôts pour la guerre, etc.*

CES hommes sages, ai-je déjà dit dans mon examen critique des voyages de Chateaux (1), ont vu que la base première du bonheur universel étoit la paix universelle, que l'acheminement à cette paix étoit l'anathème prononcé contre l'art de la guerre. Les livres sacrés leur disoient, *qu'il viendra un temps où les nations ne lèveront plus le glaive contre les nations*. Ils ont vu que le moyen d'accélérer la réalisation de cette prophétie, étoit de donner l'exemple ; que les discours ne serviroient à rien, si la pratique n'y étoit conforme ; que les souverains trouveroient le secret de perpétuer les guerres, tant qu'ils pourroient soudoyer des mains pour égorger, et ils ont résolu de ne jamais prendre les armes, de ne jamais contribuer de leurs richesses à aucune guerre. On les

---

(1) Pages 69 et suivantes.

a tourmentés, martyrisés, volés, emprisonnés, ils ont tout souffert; et enfin, lassée par leur constance, la tyrannie les a exemptés du service militaire; elle a été même forcée de prendre des détours pour arracher d'eux des contributions.

Je le demande à présent, si toutes les sectes eussent adopté cet esprit anti-militaire, si toutes prononçoient anathème à la guerre, que deviendroient nos héros, lorsqu'aucun automate ne se laisseroit plus dresser à l'art infernal de tuer son semblable? Que deviendroient l'ambition des conquérans, lorsque tous les hommes changés en quakers refuseroient d'un commun accord, et avec une fermeté inébranlable, de seconder avec un fusil leurs prétentions.

Si nous aimons le bien public, faisons donc des vœux pour que cette société pacifique couvre tout le globe, ou faisons des vœux au moins, pour que ses principes humains soient universellement adoptés! Alors se réalisera cette paix universelle, que les quakers ont déjà réalisée dans les contrées où ils sont les plus nombreux.

Les quakers de la Pensylvanie ont trouvé en effet le secret de garantir cet état du fléau

de la guerre, jusqu'à celle qui éclata en 1755, entre l'Angleterre et la France. Quoique mêlés avec les Indiens, jamais aucune querelle ne les divisa, ou ne fit couler le sang (1).

Le gouvernement d'Angleterre ne put, malgré toutes ses manœuvres, engager les quakers à le seconder dans cette guerre. Non-seulement ils refusèrent d'y prêter les mains, mais même ils quittèrent toutes les places qu'ils avoient eues jusqu'alors dans l'administration; car elle étoit presque entièrement dans leurs mains, parce que c'étoit une administration pacifique; et telle étoit

---

(1) M. Mirabeau ignoroit ce fait quand, répondant, en février 1791, au nom de l'assemblée nationale, à une députation de quakers établis en France, et qui venoient demander l'exemption de porter les armes, il leur disoit : « Eh! que seroient devenus vos frères de Pensylvanie, si de grandes distances ne les avoient pas séparés des sauvages, si ces derniers avoient égorgé leurs femmes, leurs enfans, etc.? Les indiens et les quakers ont été pendant longtemps voisins, et jamais les indiens ne les ont attaqués; ils avoient trop de confiance dans leur bonne foi, trop de respect pour leur caractère pacifique ». — Les quakers qui faisoient cette pétition à l'assemblée nationale, sont une colonie de quakers françois, établie et dispersée dans le Languedoc. Il y en a quelques-uns à Dunkerque; mais ceux-là viennent de Nantuket.

l'économie qu'ils y portoient, que pendant tout ce temps, les produits des douanes et de l'accise suffirent aux dépenses du gouvernement civil; ensorte que les quakers, ni les autres citoyens, n'étoient point assujettis à d'autres taxes.

La guerre de 1756 changea cet ordre de choses. Elle occasionna des dépenses que les colonies furent obligées de payer. Les quakers y furent soumis comme les autres; mais non-seulement ils refusèrent de payer les taxes qui avoient eu la guerre pour objet, mais même ils excommunièrent ceux qui les payoient, et ils ont encore persévéré dans cette pratique lors de la dernière guerre.

Ce fut à cette époque, sur-tout, que s'alluma contr'eux une animosité qui n'est pas encore bien éteinte. Fidèles à leurs principes religieux, ils déclarèrent qu'ils ne prendroient aucune part à cette guerre, désavouèrent ou excommunièrent tous ceux de leur société qui servirent soit dans les troupes américaines, soit dans l'armée britannique.

Je l'avoue, bien convaincu du principe sacré et divin, qui autorise la résistance à mée à l'oppression, bien convaincu qu'ici l'oppression étoit manifeste, je n'ai pu m'em-

pêcher de blâmer la neutralité que gardèrent les quakers, pendant que leurs frères se battoient pour obtenir l'indépendance. Mais malgré mon principe, je n'en crois pas moins qu'on eut tort de persécuter si violemment les quakers, pour leur neutralité pacifique.

Si le refus qu'ils firent, eût été le premier de ce genre, s'il n'eût été dicté que par l'attachement des quakers à la cause de l'Angleterre (1), s'il n'eût servi qu'à couvrir les marques secrètes qu'ils en auroient données, certes ils eussent été coupables, et peut-être la persécution eût-elle été légitime. Mais cette neutralité leur étoit ordonnée par leurs opinions religieuses, qu'ils professent depuis leur origine, qu'ils ont constamment pratiquée; mais d'ailleurs, quoique des écrivains prévenus ou mal instruits en aient dit, la vérité que j'ai bien recherchée est, que la majorité des quakers ne pencha pas plus pour l'un que pour l'autre parti, fit du bien aux uns et aux autres, et à tous ceux qui avoient

---

(1) Quand les quakers auroient développé de l'attachement pour la cause des Anglois, cela eût été très-naturel; ils en avoient toujours été bien traités: mais ils eurent beaucoup à s'en plaindre dans le cours de cette guerre.

besoin. Si quelques quakers servirent dans l'armée angloise, quelques-uns aussi servirent dans l'armée américaine, et on peut citer entr'autres les généraux *Green*, *Mifflin* et *Lacy* : mais la société excommunia indifféremment tous ceux qui prirent les armes.

Un fait vous prouvera que toutes les forces humaines échouent contre l'inflexible volonté d'un individu qui adhère à ses principes. On voulut former en Virginie une compagnie enrégimentée de quakers. Ils refusèrent, on les rassembla ; on leur donna un fusil, ils ne voulurent pas le prendre, on le leur attacha ; on leur donna à garder des équipages, en leur ordonnant de tirer sur quiconque viendrait les piller. Ils répondirent qu'ils ne tireroient pas, mais qu'ils avertiroient ces pillards, les prêcheroient ou les dénonceroient s'ils persistoient. On les mit en prison, ils y restèrent sans se plaindre ; on voulut leur donner la ration de soldat, ils la refusèrent, en disant que, ne servant point comme soldats, ils n'avoient point droit à la ration. Leurs frères les quakers, les en dédommagèrent à la vérité. Les provisions venoient en abondance à la prison. On les conduisit enfin, garottés, avec leurs fusils, au gé-

néral Washington, qui, scandalisé de cette persécution, les renvoya chez eux, en blâmant la conduite des siens.

Je n'ai entendu personne me parler avec plus d'impartialité sur les quakers, que cet homme célèbre, dont l'esprit de justice est sur-tout remarquable. Il m'avoua que, dans le cours de la guerre, il avoit eu une mauvaise opinion de cette société : il la connoissoit peu, parce qu'à cette époque il y avoit peu de membres de cette secte en Virginie. Il attribuoit à leurs sentimens politiques, ce qui étoit l'effet de leurs sentimens religieux. Lorsqu'il campoit dans le comté de Chester, habité principalement par les quakers, il croyoit être dans un pays ennemi, parce qu'il ne put engager aucun quaker à lui servir d'espion. Mais aucun ne servit d'espion contre lui à l'armée angloise (1).

(1) On leur reproche encore de prodiguer le papier continental pour avoir de l'or, et M. Chatellux a hasardé ce reproche (vol. 1, p. 273), copié depuis par M. Mazzei.

Il paroît très-naturel que, dans un moment où le discrédit étoit universel, les quakers cherchassent à échanger du papier décrié contre de l'or, qui est reçu par-tout : il n'y a pas un crime dans cette conduite, il n'y a que de la prudence.

Ensuite il faut se rappeler les principes religieux des

Vous trouverez cependant le fait contraire, avancé par les détracteurs des quakers ; mais la source de leur erreur est facile à découvrir. Comme les quakers fréquentoient sans passe-ports les deux armées, comme à la fin on les vit sans ombrage, les espions, pour faire leur métier plus sûrement, empruntoient l'habillement particulier aux quakers. Plusieurs furent pendus dans ce costume : de-là l'accusation contre les amis.

Le général Washington ayant, depuis, mieux connu l'esprit de cette société, finit par l'estimer. Il m'avoua qu'en considérant la simplicité de leurs mœurs, leur goût pour l'économie, la bonté de leur morale, et le bon exemple qu'ils donnoient, joint à l'attachement qu'ils montroient pour la constitution, il les regardoit comme les meilleures colonnes du nouveau gouvernement, qui demandoit une grande soumission, et l'éloignement du luxe.

quakers. — Convaincus que le papier continental n'étoit qu'un impôt pour soutenir la guerre, ils n'avoient pas voulu le recevoir. Des circonstances ayant forcé quelques-uns de le recevoir, ils se hâtoient de s'en délivrer à perte, et c'étoit conséquent.

Ce n'est pas sous ce point de vue que les considéra le congrès qui posa l'indépendance de l'Amérique. Furieux de la résistance qu'opposaient les quakers, il se joignit au peuple qui les persécutoit ; et, il faut l'avouer, il bannit, sans aucun fondement, à *Staunton* en Virginie, à deux cents milles de leurs familles, les chefs qui donnoient le plus d'ombrage. Leur justification ne fut point écoutée ; ils obéirent. Mon respectable ami Miers Fisher étoit du nombre. M. Mazzei, qui, dans ses *Recherches sur les Etats-Unis*, cite bien la violente adresse (1) que Payne publia contr'eux, se garde bien de citer la réponse qui lui fut faite par Fisher ; mais telle est la logique de ce calomniateur des amis. Dans un autre endroit, on le voit, pour décrier Penn (2), citer un *factum* écrit contre lui par Franklin, l'avocat des adversaires de la famille de Penn. Seroit-on fondé

(1) V. *Recherches sur les Etats-Unis*, tom. 3, p. 67.

(2) La justification de Penn, si injustement outragé, et par M. Mazzei, et par ses prête-noms, dans le *Journal de Paris*, me conduiroit trop loin ici ; c'est ce qui m'engage à la retrancher : peut-être aurai-je occasion d'y revenir un jour.